



Le 7 avril 2023

C'était hier soir, la Première de cette pièce de Barbara Lecompte, et le succès de ce spectacle a été immédiat.

Rembrandt tout jeune, rejoint son père sous l'escalier de la demeure familiale. Deux êtres qui vont se révéler, se parler, accompagnés par un violon...

Ce spectacle se veut un écho au tableau du Maître, « le Philosophe en Méditation », exposé au Louvre.

Anne, était à cette « Première », pour « Sorties à Paris » dont elle est sortie enthousiasmée :

« Quel bonheur d'assister à un spectacle aussi remarquable que ce «Rembrandt sous l'escalier» qui nous fait vibrer d'émotions esthétiques, plastiques et textuelles !

Barbara Lecompte, auteure et historienne de l'art, nous livre un récit somptueux, basé sur des faits réels à partir de l'évocation du tableau «Le Philosophe en méditation», exposé au musée du Louvre.

A travers un dialogue rythmé, puissant, authentique et sans concession entre Rembrandt jeune peintre fougueux et son père, Harmen, vieux sage, son complice et son double se déroulent quarante ans de la vie du peintre. Et même après la mort de Harmen, la conversation perdure ; l'âme et l'esprit de son si cher ascendant continue de l'habiter. Vers la moitié du XVIIème siècle, Rembrandt devient un génie adulé puis décrié.

Les trois interprètes de cette magnifique, voire envoûtante pièce, sont extraordinaires d'intensité dramatique : que ce soient Christophe Delessart un Rembrandt majestueux et touchant ou encore Éric Belkheir en Harmen profond et authentique et cerise sur le gâteau, la sublime Consuelo Lepauw qui accompagne à merveille, au violon mélodieux, tout le spectacle. »

Anne Revanne

Avec :

Eric Belkheir

Christophe Delessart (que nous avons applaudi dans « Valjean », à plusieurs reprises).

Consuelo Lepauw est au violon.

Celui que tout le monde entier, appelle Rembrandt, s'appelle : Rembrandt Harmenzoon Van Rijn.

Né à Leyde le 15 juillet 1606 et mort le 4 octobre 1669.

Création lumières : Johanna Boyer-Dilolo

Mise en scène : Elsa Saladin



Le 7 avril 2023

« Quelle belle leçon d'art à travers les tableaux les plus célèbres de Rembrandt !
Les comédiens excellents dans un dialogue entre le père, Éric Belkheir et son fils artiste, Christophe Delessart, le tout au son du violon de Consuelo Lepauw.
À écouter et voir, sans tarder, tous les jeudis à 19h, au théâtre Essaïon jusqu'au 8 juin. »

Viviane de Boutiny



Le 14 avril 2023

Rembrandt sous l'escalier – Essaïon Théâtre – Au-delà du biopic, un beau moment de théâtre

« Rembrandt sous l'escalier à l'Essaïon théâtre : Christophe Delessart s'appuie à nouveau sur l'équipe Elsa Saladin – Johanna Boyer-Dilolo pour incarner avec talent Rembrandt dans la vie que lui a imaginée Barbara Lecompte. Une vie passionnante et chaotique, un beau moment de théâtre.

Sur la scène, un petit buffet, deux chaises renversées, un portemanteau. Et un escalier, les premières marches d'un escalier en colimaçon. Quelques notes de violon... *Je me souviens de mon père, assis près de la fenêtre...*

Nous connaissons tous Rembrandt, le peintre hollandais du XVII^e siècle. Le peintre des clairs-obscur, le portraitiste de la réalité crue. Mais Rembrandt Harmenszoon van Rijn, l'homme, que savons-nous de lui ? Barbara Lecompte s'est emparée de ce destin, et a écrit « Rembrandt sous l'escalier ». De son enfance à ses vieux jours, elle va évoquer son rapport au père, à la religion, à l'argent. Sa vie privée, et son ambition. Ses réussites, ses échecs. Le

texte est linéaire, le père autant que l'escalier sont aussi réels que symboliques, le spectateur est plongé dans la hollande calviniste de l'époque, il suit l'apprentissage de Rembrandt, son ascension sociale, son enfance a affûté son attention à ceux qui vivent en marge de la société, sa mère est catholique, son père protestant a des racines juives.

Christophe Delessart porte la pièce et donne corps à Rembrandt, avec grand talent. Rembrandt enfant, rêveur, ambitieux, amoureux. Rembrandt dépité, ivre. Les facettes défilent, superbement servies. Rembrandt prend de l'âge, on le voit vieillir sous nos yeux, passant du regard étonné de l'enfance à la trogne renfrognée du jouisseur goulu, plus tard marqué par le temps qui a passé.

Si on ne connaît pas ou peu la vie de Rembrandt, on a en tête l'univers qu'il a dessiné avec ses tableaux. J'avais vu Valjean à plusieurs reprises, je n'avais aucun doute sur la capacité de Christophe Delessart à incarner l'homme avec conviction, j'attendais un peu l'univers au tournant.

Elsa Saladin à la mise en scène, Johanna Boyer-Dilolo à la lumière, elles s'y sont mises à deux. La mise en scène est agile, maline, il y a une magie dans les clairs-obscur maîtrisés. Il y a la belle trouvaille d'avoir fait appel à Consuelo Lepauw et à son violon, elle ponctue la pièce de ses notes, elle est le regard amoureux des femmes de la vie de Rembrandt, elle est la fée lumineuse qui traverse la pièce, la petite fille au milieu des lansquenets de « La Ronde de Nuit ». On notera enfin la qualité des costumes.

Le spectateur sort de « Rembrandt sous l'escalier » en ayant appris un tas de choses passionnantes sur la vie chaotique de Rembrandt Harmenszoon van Rijn, l'être humain derrière le peintre universellement connu. Forcément, il s'interroge un peu sur son propre rapport au père, aux enfants, aux femmes, à la religion, à la réussite, à l'argent. Au-delà du biopic, il a assisté à un beau moment de théâtre.

Christophe Delessart, Elsa Saladin, Johanna Boyer-Dilolo, c'est une équipe talentueuse qui fonctionne bien. Souhaitons à leur Rembrandt le même succès qu'à leur Valjean. »

Guillaume d'Azemar de Fabregues

Toute La Culture.

Le 18 avril 2023

Rembrandt sous l'escalier est une adaptation théâtrale d'un roman biographique. La pièce se joue à l'Essaion et dispense un bonheur pour les curieux d'histoire, d'histoire de l'art et de théâtre.

Un échange père-fils

Au XVII^e siècle, Rembrandt, jeune peintre solitaire et amant fougueux, devient un génie adulé puis décrié. Il rejoint secrètement son père sous l'escalier. Dans le clair obscur, deux êtres de chair et de sang se révèlent, au son du violon. Un écho au tableau du maître « le philosophe en méditation ».

Nous connaissons tous Rembrandt, le peintre hollandais du XVII^e siècle. Le peintre des clairs-obscur, le portraitiste de la réalité crue. Mais moins de l'homme Rembrandt Harmenszoon van Rijn. De son enfance à ses vieux jours, nous découvrons son rapport au père, à la religion, à l'argent et à la gloire. Nous traversons sa vie privée, ses réussites, ses échecs. Nous sommes plongés dans la Hollande calviniste de l'époque, ou nous suivons l'apprentissage de Rembrandt, son ascension sociale, son enfance, sa mère est catholique, son père protestant aux racines juives.

Comment un père aimant s'imprime en un fils. Le dialogue père-fils domine le geste dramatique. Chacun s'identifiera dans ce duo fait de tendresse et de d'échange.

Une expertise dramatique

Christophe Delessart porte la pièce. Il donne corps à un Rembrandt enfant, rêveur, ambitieux, amoureux, dépit, ivre. Puis, il y aura le Rembrandt qui vieillit sous nos yeux, passant du regard étonné de l'enfance à la trogne renfrognée du jouisseur goulé.

La scénographie est magnifique. La mise en scène d'Elsa Saladin, la lumière de Johanna Boyer-Dilolo, la qualité des costumes contribuent à notre voyage dans le temps. La belle et virtuose violoniste Consuelo Lepauw finit de construire le plaisir du spectateur.

Au-delà du biopic, nous aurons assisté à un beau moment de théâtre.

David Rofé-Sarfati



Le 23 avril 2023

« Rembrandt sous l'escalier » est une pièce pensée par Barbara Lecompte, historienne de l'art et conférencière.

Elle nous conte l'histoire d'un jeune peintre hollandais du 17^e siècle : Rembrandt. Il fut aussi un collectionneur et un marchand d'art passionné. Une des caractéristiques majeures de son œuvre est l'utilisation de la lumière et de l'obscurité (inspiré de Caravage) qui attire le regard par son jeu de contrastes.

Cette pièce nous montre l'ascension d'un artiste, jusqu'à ce qu'il soit considéré comme un maître. Un maître adulé puis décrié. Riche puis misérable. Jusqu'à ce que dans son miroir se reflètent les visages de tous ces vieillards, saints et prophètes, qu'il avait tant aimé peindre depuis ses débuts à Leyde dans le grenier-atelier de la maison Van Rijn. Car ce vieil homme assis sous l'escalier, dans la lumière blonde de la fenêtre, ce pourrait être Harmen, le père de Rembrandt. Harmen, meunier de Leyde, est mort à l'aube de la carrière flamboyante de Rembrandt. Mais dans le cœur de son fils, il est toujours présent. Sur le petit tableau (« Philosophe en méditation », 1632 visible au Louvre), il incarne le vieux Tobie de la Bible. Ce mythe le montre redonnant la vue à son père, atteint de cécité, grâce à l'intervention de « l'archange Raphaël ». Ainsi, dans l'espace mental de Rembrandt, Harmen est essentiel à son équilibre.

Au gré des succès et des grandes épreuves de sa vie, Rembrandt rejoint secrètement son père sous l'escalier. Là où leurs deux âmes sont étroitement nouées l'une à l'autre... Ce petit tableau représentant l'escalier hélicoïdal a fasciné bien des personnalités à travers les âges et les époques. Et il fascinera encore.

Laissez-vous transporter par les mots qui dévoileront toute la beauté de cette peinture et tous les mystères qui l'entourent. Il n'y a pas toujours besoin de mots pour exprimer des ressentis, l'imagination de ces peintures, de cet escalier font leur travail des yeux jusqu'au cœur.

Rembrandt serait-il un artiste en avance sur son époque ? On serait tenté de le croire... A vous de vous faire votre propre réflexion. Vous serez ravis d'en apprendre aussi sur sa vie personnelle, ce qui l'a conduit sur ce chemin artistique, l'influence de son père, sa place en son temps et tout au long des siècles...

La mise en scène apportée par Elsa Saladin, insiste sur la dimension musicale, artistique, qui rythme la vie de Rembrandt, dans la force de l'âge. Elle fait une économie de décors pour rappeler sans cesse l'escalier du « Philosophe en méditation ».

Consuelo Lepauw, la violoniste, intervient, omniprésente, elle interprète le rôle des deux amantes (Saskia) et (Hendrickje) mais demeure figurante. Toutefois de par sa grâce, et sa maîtrise de l'instrument, elle marque le spectateur. Elsa Saladin s'est attachée au choix des costumes ressemblant aux peintures de Rembrandt tout comme pour l'escalier.

Par exemple, Saskia est vêtue d'une belle robe de bourgeoise, elle entre sur scène, invitée par Rembrandt à s'asseoir sur ses genoux dans la posture de l'œuvre « Le couple Heureux ». Les scènes s'enchaînent et sont particulièrement vivantes.

Tous les éléments présents sur scène sont significatifs : le crâne (Vanité), le sablier (temps qui passe), un miroir (pour l'autoportrait) et le chevalet du peintre sans surprise. Rembrandt, joué par Christophe Delessart est très expressif (il fait des grimaces, rote, hurle...), il descendra de la scène en pleine performance. Quant au jeu d'Eric Belkheir, il est volontairement sur la réserve. Cependant, il est toujours présent (même après sa mort), son « âme » veille sur l'évolution de son fils. Il se manifestera davantage tout au long des tragédies vécues par Rembrandt (ivresse, deuil de Saskia...), il fera également référence à la Bible toujours en clin d'œil au mythe du vieux Tobie.

D'autre part, l'éclairage se modifie constamment. Tantôt concentré sur le peintre ; tantôt absent, le spectateur se retrouvant dans la pénombre ; tantôt ne subsiste qu'un petit halo de lumière. Finalement, on se sent forcément concerné par la manière dont Rembrandt est incarné composant au fur et à mesure ses tableaux.

Eliette Belet



Le 23 avril 2023

Le théâtre Essaïon implanté en plein cœur du Marais dans de superbes caves voûtées à la haute signification historique nous propose une pièce de Barbara Lecompte qui relate la vie tourmentée du talentueux peintre Rembrandt van Rijn, spécialiste du clair-obscur comme l'avait été Caravage.

Le titre en est *Rembrandt sous l'escalier*. En effet, on connaît ce peintre illustre sous la seule appellation de Rembrandt qui est son prénom. Au travers de l'évocation de quelques œuvres et notamment, « Le philosophe en méditation » qui, en fait, est le portrait de son père, vieillard aveugle dont la personnalité tutélaire le suivra sa vie durant. Sont également évoqués « La ronde nuit », « La descente de Croix », « Le retour de l'enfant prodigue » ... ainsi que les rapports entretenus avec les femmes.

On passe un bon moment et on apprend beaucoup par ce spectacle au contenu hautement culturel.

Un compliment aux trois acteurs, à la musique et à une bonne mise en scène. Spectacle à ne pas manquer en ce printemps frileux.

Jean-Philippe Montarnal

CULTURETOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

Le 13 mai 2023

Comme Michel Ange ou Raphaël un prénom de génie pour une pièce qui a de l'esprit

THÈME

- A la fin du premier tiers du XVII^e siècle, le jeune Rembrandt van Rijn retrouve le souvenir de son père Harmen dans leur maison familiale de Leyde. Le grand maître, parvenu à mi-vie, évoque ses souvenirs avec son père devenu aveugle à la fin de son existence, et mort en 1630. • L'artiste retrouve ainsi tous les soirs, au pied de l'escalier (celui du fameux *Philosophe en méditation*), le vieil homme à la barbe blanche. Ils évoquent ensemble la vie du peintre, une vie de chefs d'œuvre, d'honneurs, d'amours contrariés, mais aussi de morts et de déceptions. • Les deux êtres de chair et de sang se révèlent ainsi au son du violon. L'un, Rembrandt de son prénom, peintre adulé une moitié de sa vie, puis délaissé pendant l'autre moitié, fils respectueux et aimant ; l'autre, père attentif et admiratif, mais qui n'hésite pas à rabrouer un fils qui fait fi des convenances bourgeoises.
- Les références artistiques ne manquent pas : Lucas de Leyde, Jan Lieven, l'élève de Lastman, mais surtout Pierre Paul Rubens, le maître absolu, le modèle par excellence. On rencontre également le fameux conseiller d'Etat et amateur d'art éclairé Constantin Huygens qui s'écrie « *Voilà donc l'atelier du fils du meunier de Leyde dont on parle jusqu'à La Haye !* » Il est également largement fait référence à la Bible, au beau livre de Tobie, à la sagesse de Tobit, Tobit le père, l'aveugle, Tobit dont on rappelle la parole « *Tu te tiendras assis sous l'escalier* ». Et Harmen de compléter, parlant de lui-même : « *Comme un vieux sac de blé oublié, gâté.* »

- Alors, rendant hommage à sa sagesse et à son aide précieuse, Rembrandt jure : « *Je te peindrai, père, je te peindrai en Tobie.* » « *Je suis fier de toi, Harmen zoon* » s'exclame ensuite le vieux sage devant la toile du *Retour de l'Enfant prodigue*. Et après ? Vanité, vanité... *Memento mori* !

POINTS FORTS

- Une atmosphère intimiste, une méditation sur l'art, sur les hommes et leur ingratitude, traduite dans des dialogues vivants où l'on sent bon la "ripaille" au temps de la Renaissance. • La relation entre deux artistes, père-fils, animés par la même passion et un amour mutuel : « *Ah ! Le chenapan, le neuvième de la dizaine de la marmaille van Rijn !* »
- Une belle langue certes, peut-être d'époque et empreinte souvent de nostalgie nuancée d'humour : « *Mes frères et mes sœurs, les vivants et les morts, ces petits spectres inconnus, morts au berceau, abandonnés aux limbes* » dont se remémore Rembrandt, le benjamin des garçons de cette fratrie de dix enfants.
- L'omniprésence de l'artiste sur scène, en la personne de Rembrandt lui-même, joué à la perfection par un Christophe Delessart, qui ressemble comme deux gouttes de peinture à son modèle, à un clair-obscur près. Quelle puissance, quelle diction ! Delessart est lumineux et Consuelo Lepauw, au violon, est doublement charmante dans la peau (sans voix) des deux femmes du maître, son épouse Saskia, spectrale, puis sa servante Henrijke, « *aux belles cuisses blanches* », qui servit de modèle à sa *Bethsabée*.

QUELQUES RÉSERVES

- Il ne faut pas s'attendre ici à une explication de l'œuvre de Rembrandt, ni à ressentir une émotion artistique du côté de ses œuvres. Il s'agit juste d'une légère évocation de technique picturale, une perspective effleurée à petites touches. Donc pas vraiment un point faible, simplement une zone d'ombre. Le génie de Rembrandt reste un mystère.

ENCORE UN MOT...

- On peut contempler le *Philosophe en méditation* (ou *en contemplation*) au musée du Louvre (exécuté en 1632, le maître a 26 ans !). Le tableau fait référence au mythe de Tobie qui parvint à rendre la vue à son père Tobit atteint par la cécité après avoir reçu une fiente d'oiseau, grâce à l'intervention de l'archange Raphaël et du fiel d'un poisson qu'il a pêché.
- Il faut lire aussi la savoureuse chronique de Louvre-ravioli (François Bénard) parue dans le *Beaux-Arts Magazine* du 19 septembre 2021.

UNE PHRASE

« Lorsque la lumière déclinait, qu'elle ne suffisait plus, lorsque je gâtai à coup sûr mes couleurs, alors je posais mon pinceau et je descendais l'escalier pour retrouver mon père. Il me semblait emprunter l'hélice d'un coquillage étrange, habité par un petit personnage intellectuel, un être pensant. Mon père, Harmen van Rijn, vivait dans cette coquille méditative, retiré en lui-même, tel un philosophe. »

L'AUTEUR

- Barbara Lecompte, autrice, historienne de l'art et conférencière, a produit plusieurs ouvrages sur l'intimité et la face cachée de personnages du monde de l'art ou historiques.
- On peut citer par exemple *La marquise au portrait* (2014), roman qui relate celui de la Pompadour exécuté par Maurice Quentin de La Tour, ou encore *Tableaux d'empire*, *Thermidor*, voire *L'Intuition de la reine de Saba* qui s'était prosternée, dit la légende, devant un modeste pont de bois, parce que, pensait-elle, il avait été construit avec des morceaux de la Croix du Christ.

Rodolphe de Saint Hilaire



Le 15 mai 2023

A l'Essaïon Théâtre (Paris 4e) Elsa Saladin met subtilement en scène *Rembrandt sous l'escalier* d'après le texte de Barbara Lecompte. Poétique et instructif, le spectacle s'oriente vers la relation particulière entre le grand peintre néerlandais et son père. Dans *Rembrandt sous l'escalier*, le spectateur est plongé dans la Hollande calviniste du XVIIe siècle. Il est invité à suivre l'apprentissage de Rembrandt, son ascension sociale et son développement intellectuel.

Les tableaux de la vie de Rembrandt se succèdent dans un intéressant dialogue entre le peintre et son père, ponctué par le chant du violon, grâce incarnée des deux femmes muses de l'artiste par la musicienne Consuelo Lepauw (violon). Mêlant rigoureusement fiction et repères historiques le texte inspiré de Barbara Lecompte est parfaitement interprété par les deux acteurs virevoltants Eric Belkheir et Christophe Delessart.

Dans leur duo théâtral de fils et de père ils savent parfaitement croiser à la fois l'émotion filiale et le regard acerbe sur la société de leur époque. C'est à la fois touchant et instructif. Le spectacle a pour principal intérêt de nous aider à mieux cerner l'homme Rembrandt à travers quelques-uns de ses tableaux emblématiques. Egalement, la pièce fait souvent allusion au fossé existant entre Rembrandt et ses commanditaires car l'artiste portait un regard sévère et moqueur sur les riches bourgeois d'Amsterdam qui achètent ses toiles.

Tout en finesse, ce spectacle nous suggère aussi la féroce compétition des artistes au Siècle d'or, nous montrant par exemple un Rembrandt écartelé entre le Flamand Rubens et l'Hollandais Gerrit van Honthorst. Avec talent Christophe Delessart interprète ce peintre à la fois méditatif et révolté, qui par sa nature spontanée et ses obsessions de clair-obscur rappelle parfois l'image houleuse, avant-gardiste et trouble du célèbre Caravage.

Quant à Eric Belkheir, il interprète avec beaucoup de naturel et de finesse un père aimant, confident et mentor, qui par-delà la mort, guide son fils dans sa recherche picturale et l'épaulé dans ses drames personnels. Rembrandt était le fils d'un meunier et donc issu de la petite bourgeoisie. Sa mère est catholique, son père protestant avec des racines juives. Subtilement, la mise en scène de Elsa Saladin nous suggère l'influence progressive de ce vieil homme au cours de la vie de son fils, parallèlement à ses déboires financiers et à ses nombreux deuils.

Nous voyons le peintre s'installer régulièrement au pied d'un mystérieux escalier hélicoïdal au côté du vieil homme. Le décor et les lumières du spectacle, la barbe et l'expression recueillie du vieillard, tout concourt à nous faire rentrer, par la voie d'un esthétisme à la fois sobre et recherché, dans un des tableaux cultes du génie hollandais, comme celui intitulé *Philosophe en méditation* (1632).

Au final, l'on saluera la performance des trois artistes ainsi que la puissante atmosphère picturale qui se dégage de cet ambitieux spectacle.

Thierry de Fages



Le 16 mai 2023

"Le cabinet de curiosités du vieux maître

Attise les envies avant de disparaître.

Au «Théâtre Essaïon», l'âme de l'escalier

Franchit en toute humilité tous les paliers."

Béatrice Chaland

Le 17 mai 2023

“REMBRANDT SOUS L’ESCALIER” de Barbara Lecompte. Mise en scène Elsa Saladin. Avec Éric Belkheir, Christophe Delessart, Consuelo Lepauw (au violon).

Ceux qui ressentent un coup de cœur à la seule vue d’un tableau, comprendront celui de Barbara Lecompte pour le *Philosophe en méditation* de Rembrandt.

Au centre du tableau, un escalier hélicoïdal. Un homme âgé est assis à son côté, plongé dans ses pensées, éclairé par la lumière provenant d’une fenêtre. Au premier plan, un personnage s’active...

Au centre de la scène, un escalier. Un homme est assis à son côté, plongé dans ses pensées... Il pourrait être Harmen, le père du peintre, devenu aveugle, représentant le vieux Tobit de la Bible.

Cette mise en abîme permet d’imaginer les relations intimes entre un père et son fils, le second rejoignant le premier « sous l’escalier », après une journée de labeur. Éric Belkheir et Christophe Delessart les incarnent brillamment.

La vie professionnelle de Rembrandt Harmenszoon van Rijn commence sous de favorables auspices lorsqu’il rejoint le domicile familial à Leyde en 1624, après avoir été élève apprenti chez plusieurs grands maîtres à Amsterdam. C’est l’époque heureuse des débuts, celle des projets et des perspectives, encouragés par un père qui croit au génie de son fils. Rembrandt se considère comme un nouveau Rubens et nourrit de grandes ambitions, persuadé que ses dons le porteront très haut. Quel genre privilégier ? Portrait, peinture d’histoire ou biblique, paysage, nature morte... La question mérite d’être posée. Une visite de Constantijn Huygens, secrétaire de Maurice de Nassau, détermine sa notoriété naissante et engendre les premières commandes de portraits.

Époque heureuse avant la disparition du père en 1630. Mais, magie de la mise en scène, son âme est toujours présente, en contact avec la pensée de son fils. Elle assiste à son installation à Amsterdam en 1631, à son amour pour Saskia, la nièce de Hendrick van Uylenburgh, le marchand d’art qui le loge, à leur mariage, aux naissances des enfants. Puis le destin s’en mêle. Il grippe la belle machine du bonheur. Les deuils, la boisson, des liaisons qui scandalisent la « bonne société », une vie en marge, des commandes qui ne reçoivent pas l’adhésion et des dépenses inconsidérées conduisent le *Caravage du clair-obscur* sur de mauvais chemins. Le père ne reconnaît plus son fils mais l’assiste jusqu’au bout dans la pauvreté et la solitude. La mise en scène y pourvoit au son du violon de Consuelo Lepauw qui suggère avec talent l’entourage de Rembrandt, tandis que les lumières font la part belle au clair-obscur cher au peintre. Un très joli moment.

Marie-Pierre Paillot

THÉÂTRE & CO

Le 20 mai 2023

Rembrandt sous l'escalier est une nouvelle pièce de l'écrivaine et dramaturge Barbara Lecompte, présentée au Théâtre de l'Essaïon dans une mise en scène captivante d'Elsa Saladin. Cette nouvelle création de la compagnie *Étoile et Cie* dresse un portrait émouvant du célèbre peintre néerlandais du XVII^e siècle.

Si les tableaux de ce peintre baroque incontournable sont connus et admirés, sa vie l'est sans doute beaucoup moins d'autant plus que la démarche biographique — expliquer les œuvres par la vie de leur auteur — est passée de mode depuis bien des décennies. La pièce de Barbara Lecompte, conçue comme une suite de tableaux déroulée sous forme de dialogues fictifs, revient, quant à elle, sur le parcours personnel et spirituel de Rembrandt. Elle s'inscrit par-là dans le genre dramatique contemporain de récits de vie fondé précisément sur la mise en récit dramatique de la vie d'un artiste au sens large reconnu aujourd'hui par les institutions de tout ordre. Cette démarche se solde dans le même temps par des interrogations suscitées aussi bien par des polémiques toujours abondantes dans le cas d'hommes et de femmes célèbres que par des zones d'ombre impossibles à élucider de façon définitive. Ces brèches s'avèrent particulièrement fructueuses pour la fabulation propre non seulement à les combler au prix parfois de reconstitutions séduisantes, mais aussi et surtout à questionner notre rapport au monde et aux autres. C'est ainsi que Rembrandt de la pièce de Barbara Lecompte, ranimé par Elsa Saladin, nous livre un bouleversant témoignage porté sur son cheminement hors du commun.

Ce qui distingue la démarche d'écriture de Barbara Lecompte dans *Rembrandt sous l'escalier* repose sur une prise de parole ambiguë du peintre s'adressant à son père mort à des moments charnières de son parcours professionnel. Rembrandt retrouve son père sous un escalier, d'abord comme un adolescent apprenti en quête de sa voie artistique, au moment où son père devenu aveugle est encore en vie (en 1628 à Leyde), à cette période heureuse où il décide d'embrasser la carrière de peintre tout en refusant paradoxalement d'entreprendre un voyage initiatique traditionnel en Italie. Ce choix ne va cependant pas de soi pour un jeune néerlandais issu de milieux modestes qui, de plus, aspire à s'affirmer sur le marché de l'art d'Amsterdam en voulant y imposer coûte que coûte sa marque de fabrique, dès lors qu'il s'acharne à peindre les bourgeois et les princes tels qu'ils sont sans aucune complaisance. Les périodes retenues correspondent ainsi à des moments de rupture propices à amener Rembrandt à revenir aussi bien sur ses choix artistiques entraînant de vives polémiques que sur des accidents de vie qui l'affectent profondément dans sa vie personnelle, sentimentale ou purement matérielle. Le père apparaît de cette manière comme un confident et mentor veillant d'outre-tombe sur un fils prodigue. Une subtile tension dialectique, parfaitement équilibrée, s'instaure dès lors entre un récit de vie mouvementé et un dialogue allégé sur la peinture.

La scénographie nous transporte dans un endroit imaginaire pensé comme une scène de genre hollandaise en nous introduisant dans un atelier symbolique aménagé pour l'occasion : à jardin, un guéridon flanqué d'une chaise ; au milieu de la scène, un escalier en spirale ; à

cour, un chevalet. Par-ci, par-là, quelques objets ordinairement représentés comme accessoires : sablier, livres, crâne, bouteilles, instruments de peinture. Ce qui accentue par la suite cette impression de regarder une scène de genre du XVII^e siècle néerlandais tient à l'éclairage de Johanna Boyer-Dilolo fondé sur des effets de clair-obscur conçus en écho au tableau *Philosophe en méditation* (1632). Les comédiens semblent ainsi se détacher fantastiquement d'une scène plongée dans la semi-obscurité, comme si tels des personnages de tableau hauts en couleur se ranimaient soudain pour nous révéler le fond de leur pensée : leur histoire se confondant avec une délicate ambiguïté avec ceux de la peinture dont le sujet véritable serait *Tobie et Anne attendant le retour de leur fils* (1632) et qui a en réalité inspiré Barbara Lecompte dans l'écriture de sa pièce. Le côté curieusement étrange de cette ambiance pittoresque est renforcée par une musique de violon interprétée par Consuelo Lepauw sur un tempo largo, ce qui confère au récit de vie de l'enfant prodigue Rembrandt une résonance mystique méditative.

L'action scénique proprement dite tient ainsi à sous-tendre, par un accompagnement musical, les scènes dialoguées entre Rembrandt et son père, ce qui produit une sorte d'enchantement qui situe l'action déroulée entre songe et réalité. Si le spectateur sait que les rencontres du peintre avec le père retourné parmi les vivants sont irréalistes et/ou qu'elles sont le fruit d'une méditation transformée en scènes vivantes, Rembrandt s'impose à lui comme un personnage réaliste empreint de magie, miraculeusement ressorti de ses nombreux tableaux et autoportraits pour lui faire part de son expérience d'homme dans une singulière communion conditionnée par une distance spatio-temporelle insurmontable et une présence scénique authentique pétrie de féerie. Christophe Delessart, dans le rôle de Rembrandt, crée un personnage vigoureux, haut en couleur, en une quête inépuisable de lui-même et de renouvellement de la peinture : les mouvements et gestes pétillants du comédien confèrent au peintre une vivacité entraînante qui contraste pour autant avec l'impression de sérénité qui se dégage de ses tableaux. Éric Belkheir s'empare de la création de la figure du père en lui prêtant une attitude paisible équilibrée qui inspire à la fois la confiance, la perspicacité et la bienveillance en accord avec les représentations de la sagesse acquise en âge avancé. L'accompagnement musical de l'énigmatique Consuelo Lepauw se confond, quant à elle, avec l'évocation exaltée de Saskia et Henrickje, respectivement femme et maîtresse de Rembrandt.

Rembrandt sous l'escalier de Barbara Lecompte, mise en scène par Elsa Saladin au Théâtre de l'Essaïon, est une création attrayante amplement réussie. Elle a tous les atouts pour séduire les spectateurs, que ceux-ci soient ou non passionnés de peinture et de Rembrandt : le spectacle s'impose à notre attention comme un retour narratif méditatif sur soi-même sans aucune dimension moralisatrice. On se laisse entraîner aussi bien par le jeu des comédiens que par une atmosphère énigmatique qui s'en dégage irrésistiblement.

Marek Ocnas



Le 21 mai 2023

Biopic théâtral de Barbara Lecompte, mise en scène d'Elsa Saladin, avec Eric Belkheir et Christophe Delessart accompagnés par la violoniste Consuelo Lepauw.

"Rembrandt sous l'escalier" : tout est dit dans ce titre, pourtant minimal, de ce qu'on va voir et entendre. Dans un décor, sans autoportraits sur les murs, mais avec un escalier qu'on suppose en spirale, le peintre à tous les âges de sa vie converse ou médite avec son père vivant puis mort.

Barbara Lecompte a écrit un texte qui s'écoute. On pourrait dire qu'il s'agit là d'un "biopic théâtral" où l'action fait place principalement à la réflexion, à l'attention entre les deux personnages principaux. Harmen (Eric Belkheir), le père, aime beaucoup Rembrandt (Christophe Delessart), le fils.

Pourtant, si le vieux meunier de Leyde a eu une bonne dizaine d'enfants, il n'a jamais contrarié la volonté de ce fils, à qui il a donné un prénom inédit, de devenir un peintre. Même quand ça n'était pas encore une évidence qu'il devienne le plus grand d'entre tous.

Barbara Lecompte montre un Rembrandt qui n'est pas mû directement par l'art et sûrement pas par l'art pour l'art. Au contraire, il ne cache pas qu'il est là pour faire des portraits de bourgeois, de grands bourgeois dont il ira conquérir la clientèle à Amsterdam.

Ni indifférent à l'argent, ni au sexe féminin, ni à l'alcool, Rembrandt va peu à peu se construire et son génie ne sera qu'un élément parmi d'autres pour que sa vie soit hors normes, comme l'était déjà d'après l'auteure sa belle relation, sous l'escalier, avec son géniteur, un homme aussi étonnant que son fils et pas pour rien dans le destin de celui-ci.

Leurs conversations sont ponctuées par une jeune violoniste d'exception, Consuelo Lepauw, qui, par ailleurs, interprète par intermittence les femmes qui ont compté pour Rembrandt, Saskia et Henrijke.

Avec beaucoup de finesse, Elsa Saladin, la metteuse en scène, anime ce qui n'aurait pu être qu'une lecture statique. On n'a absolument jamais ce sentiment. On apprendra beaucoup de choses sur cet immense génie qu'était Rembrandt. Comment il est devenu riche et célèbre, comment les aléas de la vie ont écorné cette réussite absolue et comment ce qui l'a rendu triste l'a rendu un homme exceptionnel.

En sortant de "Rembrandt sous l'escalier", on sera impatient de retourner au Louvre faire face à ses autoportraits si empreints de cette philosophie de vie qu'il partageait avec son père et que la pièce retranscrit si bien.

Mention aux deux comédiens pour leur sobriété et à leur partenaire pour la pureté de ses interventions musicales.

Philippe Person



Le 22 mai 2023

Voir Rembrandt sur scène, c'est possible !

Jusqu'au 8 juin, le théâtre de l'Essaïon à Paris, propose de découvrir la vie de Rembrandt par le bout de la lorgnette à travers le spectacle *Rembrandt sous l'escalier*, écrit par Barbara Lecompte et mis en scène par Elsa Saladin. L'autrice connaît bien son sujet, puisqu'elle est historienne de l'art et a déjà publié un livre sur Rosa Bonheur et un autre sur Georges de la Tour. Ici, Rembrandt van Rijn convoque l'image de son père Harmen, décédé en 1630, dans la maison familiale, alors qu'il commence à devenir un peintre reconnu. Père et fils partagent ainsi ensemble des souvenirs communs, reviennent sur la carrière d'artiste de Rembrandt, sur ses choix artistiques, ses amours, ses déceptions, sa notoriété. Ils sont interprétés par Éric Belkheir et Christophe Delessart et accompagnés au violon par Consuelo Lepauw qui prend également les traits des deux femmes qui ont marqué la vie de l'artiste (son épouse Saskia et sa muse Henrijke).

La pièce est remplie d'anecdotes et de références à l'œuvre iconique de Rembrandt. D'ailleurs, l'escalier du titre et qui sert de décor, renvoie au tableau *Philosophe en méditation* réalisé en 1632. On y retrouve également des mentions à Lucas de Leyde, Jan Lieven, Pierre Paul Rubens qui fut le maître du peintre, mais aussi le conseiller d'État et amateur d'art Constantin Huyghens. Un spectacle intimiste, bouleversant, esthétique et tout en clair-obscur, magnifié par un amour des mots et de l'art. De quoi avoir envie de se replonger dans l'œuvre de Rembrandt, à l'aune des éclaircissements qu'on y aura vu et entendu.